

## Piero Gobetti, penseur antifasciste et libéral

Vincent Chambarlhac,

*Un recueil de textes de cet intellectuel italien méconnu, lecteur de Georges Sorel, irréductible opposant de Mussolini qui le fit assassiner, paraît en langue française.*

**Libéralisme et révolution antifasciste**, de Piero Gobetti, édité par Éric Vial, Éditions Rue d'Ulm, 2010. 384 pages, 28 euros.

Qui connaît Piero Gobetti ? Né à Turin en 1901, mort à Paris en 1926, ce jeune intellectuel antifasciste est enterré au Père-Lachaise, non loin du mur des Fédérés. Pour certains, Gobetti préfigure un socialisme libéral ; pour d'autres, il aurait été un libéral communiste. Les étiquettes peinent à saisir la complexité de sa pensée. Il collabore aux pages culturelles d'*Ordine Nuovo*, la revue de Gramsci, lance sa propre revue, la *Rivoluzione liberale*, en 1922. Sa postérité transalpine, renseignée par Éric Vial, paraît vouée à la « tentation permanente de la projection » des enjeux politiques contemporains.

Libéral, Gobetti l'est, l'affirme. Son libéralisme rompt avec le conservatisme, mais aussi avec le socialisme italien, ce parti qui ne se souvient « des pays étrangers que dans la rapide rhétorique des congrès internationaux ». Seul Matteotti, dont l'assassinat est assumé par Mussolini (1924), trouve grâce à ses yeux. Il lui consacre un long portrait. Le contexte turinois et la montée du fascisme expliquent l'originalité des propositions de ce lecteur de Sorel. Libéral, il prône l'autonomie de la masse ouvrière, propre à dégager les nouvelles élites dont l'Italie a besoin. Le trait s'explique par sa lecture de l'expérience de Fiat, des grandes grèves turinoises. Les textes de la première partie du volume circonscrivent ce libéralisme atypique. Mais l'essentiel de la courte trajectoire intellectuelle de Gobetti tient au fascisme, dont il campe un irréductible opposant, se résignant à l'exil en dernier lieu, physiquement diminué par la violence fasciste, intellectuellement censuré. Ses analyses sur l'opposition antifasciste esquisSENT en creux son intransigeance. Le fascisme est un pur produit de l'expérience italienne. « Hors d'Italie, un antifasciste parle un jargon absurde », écrit-il en 1925. Le fascisme « est une autobiographie de la nation », soit le résultat de l'échec du Risorgimento comme de l'absence d'une véritable réforme de l'État. Seulement le capitalisme libéral peut à ses yeux abattre le fascisme. L'expérience de Fiat, la stature d'Agnelli et l'après-guerre transalpin affleurent ici, circonscrivent l'irréductible italiANité du fascisme. « Et en cela réside notre dignité d'antifascistes : pour être européens, sur ce point et même si le mot nous dégoûte, il nous faut paraître nationalistes », écrit-il. On mesure la complexité de sa pensée. La lecture de ces textes réunis par Éric Vial permet d'appréhender le contexte mouvant de la naissance du fascisme, phénomène politique inédit. Par son sens de la formule, comme par ses propositions, Gobetti complique nos représentations du libéralisme dans son lien aux mouvements sociaux. À lire.